

Portrait d'un grand collectionneur du XIX^e siècle : Le baron Jean-Charles Davillier

Marie BELAN

En 1885 le musée du Louvre, la Bibliothèque nationale et le musée de Sèvres recevaient des legs particulièrement importants provenant des collections du baron Davillier. En disparaissant deux ans plus tôt, celui-ci avait souhaité laisser ses collections d'objets d'art et de manuscrits à ces trois grandes institutions.

Le visiteur attentif du département des objets d'art ou des sculptures du musée du Louvre ne manquera pas de remarquer souvent parmi les noms des donateurs inscrits sur les cartels celui de Davillier. Mais imaginera-t-il un petit garçon, il y a quelque cent cinquante ans, économisant bien précieusement l'argent de ses sucres d'orge pour s'offrir les premiers éléments d'une collection qui devait devenir prestigieuse. Pourtant, s'il est habité d'un semblable enthousiasme, un tel sacrifice lui semblera chose naturelle. Jean-Charles Davillier, en cela, ne différait en rien de l'éternel collectionneur pour lequel il n'est pas d'effort trop grand pour acquérir l'objet convoité (fig. 1). Troisième baron du nom, il naquit le 17 mars 1823 à Rouen. Sa famille était originaire de Touraine mais au hasard d'un tour de France, l'un de ses membres s'était marié et fixé à Montpellier. C'est dans cette ville que naquit en 1758 Jean-Charles Joachim Davillier, le grand-père du collectionneur ; cet aïeul devait édifier la fortune de la famille grâce à l'amitié probable de Cambacérès et fut nommé régent de la Banque de France à sa création sous le Consulat ; fait baron sous l'Empire, il mourut dix ans plus tard¹.

Le deuxième fut négociant et banquier associé à son père. De son mariage avec Marie Pascale Vernière, il eut cinq enfants dont l'aîné se trouve être Jean-Charles, le donateur du musée du Louvre, du musée de Sèvres et de la Bibliothèque nationale. Celui-ci fit des études au collège Stanislas puis au lycée Saint-Louis. Son ami Paul Eudel, l'un de ses biographes², parle du goût d'antiquaire qu'il avait de naissance et de ses escapades le long des quais de la Seine où, tout jeune, il recherchait déjà bibelots et médailles. Sa première acquisition sérieuse aurait été celle de la maquette (*modello*) du *Persée* de Benvenuto Cellini. Puis Jean-Charles fut appelé à Gisors chez un oncle grand manufacturier pour s'initier aux affaires et préparer son avenir³. L'établissement familial dut sembler étroit et peu digne d'intérêt au garçon, mais les affaires font voyager et ce fut pour lui une aubaine extraordinaire. Cette sorte de « grand tour » lui permit de visiter plusieurs pays et d'en apprendre les langues. Il se maria le 21 juin 1865 avec Désirée Elisa Drouard, veuve de Théodore Rond. Ils n'eurent pas d'enfants. Il semble que de prime abord la baronne ait été quelque peu surprise de la passion d'antiquaire de son mari et qu'elle ait trouvé cela « bien cher »⁴. Cependant, petit à petit, cette passion devait la gagner à son tour. Après avoir habité le quartier de la Chaussée d'Antin, les époux Davillier s'installèrent dans un hôtel particulier au 18 de la rue Pigalle. Ils possédaient aussi une propriété à la campagne, au Plessis-Bouchard en Seine-et-Oise.



1. Le baron Jean-Charles Davillier (1823-1883) par Boldini.



2. La propriété du Plessis-Bouchard au nord de Paris, vendue à la mort de la baronne (1904).

C'est dans celle-ci que la baronne s'éteignit en 1904 (fig. 2).

Dans son hôtel parisien, Jean-Charles Davillier recevait à jour fixe, comme on avait coutume de le faire à cette époque. Son jour était le lundi et les amateurs du passé en étaient les habitués. Il faisait lui-même les honneurs de sa demeure. A ces réunions, chacun parlait de sa spécialité : le baron Jérôme Pichon des bagues mérovingiennes, Gustave Doré des livres qu'il avait à illustrer, Champfleury de son musée de Sèvres, Spitzer de l'avenir réservé à sa collection. S'y retrouvaient encore, José Maria de Hérédia, le comte Basilewski, le baron Adolphe de Rothschild et Johann Strauss. C'est ce qui lui valut peut-être de la part du compositeur, la dédicace d'une polka curieusement intitulée « Les beautés céramiques »⁵. Le 1^{er} mars 1883, le baron Davillier décédait subitement à Paris. Ses obsèques furent célébrées en l'église de la Trinité, sa paroisse, et il fut inhumé dans le caveau familial au père Lachaise.

Boldini avait donné de lui dans *La Vie moderne* un portrait que ses amis trouvaient fidèle.



3. Tapisserie dite *L'Offrande du cœur*, début du XV^e s., Paris, musée du Louvre (inv. OA 3131).

Il nous le présente comme un homme cordial et hospitalier, aimant l'étude et s'y livrant avec patience et méthode. Champfleury qui fut de ses amis, complète ce portrait⁶ : « L'homme appartenait à la rare classe des connaisseurs qui ont plus de fond que de surface et ne s'en font pas accroître. En rien il n'était excessif [...] c'était avant tout un aimable curieux ayant assez de tact pour ne pas créer de mots barbares destinés à qualifier des objets délicats. M. Davillier, qui avait beaucoup voyagé contait bien sans en abuser [...] sa science était discrète comme l'homme était modeste ».

« Il avait de l'esprit et aimait rire », dit de lui le journaliste Pierre Giffard dans le *Figaro* du 3 mars 1883. Nous connaissons la farce que Gustave Doré et lui avaient imaginée pendant leur voyage en Espagne⁷. Etant tous deux dans une modeste auberge de la Sierra Nevada, ils décidèrent d'écrire à leur éditeur parisien de la maison Hachette pour l'avertir que le clergé espagnol voulait leur confier une mission importante : le rétablissement de la Sainte Inquisition. Ils se dirent captivés par la moralité de son institution, ajoutèrent que cela leur permettrait de devenir très rapidement Grands d'Espagne et qu'en conséquence ils rendaient leur tablier à la maison d'édition. Cette jolie missive était, paraît-il, ornée de dessins désopilants faits par Gustave Doré.

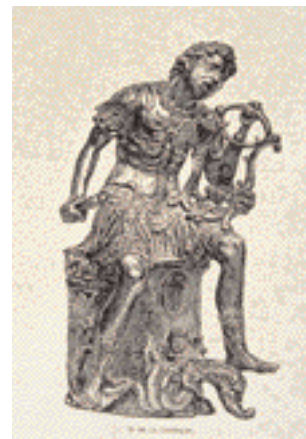
Les goûts et les centres d'intérêt du baron nous sont connus. Il avait un penchant particulier pour deux époques, le Moyen Age et la Renaissance, mais ne dédaignait aucun objet dès lors qu'il était beau, qu'il fut antique ou contemporain. Sa donation au musée de Sèvres comportait une pièce de Théodore Deck. L'amour des objets d'art l'a poussé à acheter de l'orfèvrerie, des bijoux, des gemmes, des fers, des émaux, des

meubles, des verres, des cuirs, des tissus, des tapisseries et des broderies. Grâce au catalogue de Courajod et de Molinier, nous savons de quoi était composée chaque série de sa donation⁸ (fig. 3).

Il n'hésitait jamais à se mettre en route parfois dans des conditions invraisemblables, pour aller chercher un objet rare qu'on lui avait signalé. C'est ainsi qu'à la vue de la photo minuscule d'une tapisserie chez un marchand en Espagne en 1865, il décida de partir sur-le-champ pour Ségovie, celui-ci lui ayant dit que le propriétaire voulait s'en séparer. Davillier prend un train omnibus à minuit. Il éprouve les plus grandes difficultés à ne pas dormir pour ne pas manquer le bon arrêt. Pour se tenir éveillé il bouge, se pince, chante. Enfin il parvient à la station d'Arevelo et là, il décide de voyager en poste. Il arrive enfin à Ségovie à une heure de l'après-midi et devance ainsi de quelques heures un autre acheteur. Il acquiert ainsi pour trois mille réaux la fameuse tapisserie dite du « Couronnement de la Vierge » qui avant d'être le numéro 578 du catalogue de Courajod et Molinier, fut un des plus beaux ornements de sa galerie rue Pigalle (fig. 4).

Sa résistance physique n'avait d'égale que sa ténacité. Un bouclier avait été trouvé dans un champ à Valence. Des peintres français, avertis, tentèrent sans succès de l'acheter. A son tour, Davillier proposa au propriétaire de faire affaire, mais sans résultat. Il avait coutume de lier connaissance, où qu'il aille, avec des informateurs avisés. Aussi, lorsque le paysan fut sur le point de mourir, il fut prévenu. Il se rendit immédiatement en Espagne et fit un siège en règle du moribond. Et même, il n'hésita pas à entrer en contact

4. Tapisserie dite *La Vierge Davillier*, triptyque de l'école de Bruges. Daté 1485. Paris, musée du Louvre (inv. OA 3133).



5. *Arion*, bronze d'Andrea Briosco dit « Riccio », école de Padoue, XVI^e s. Extrait du catalogue de Louis Courajod et Emile Molinier.

avec le confesseur de celui-ci, lui expliquant la raison de sa présence à Valence et lui proposant des aménagements pour sa chapelle. Il parvint à ses fins. Le thème décoratif de ce bouclier est mythologique. Il s'agit de « Vénus cherchant à retenir Adonis ». C'est un travail milanais du XV^e s. qui, lui aussi, fut une des pièces exceptionnelles de la galerie.

Nous savons, toujours grâce à son ami Paul Eudel, que l'*Arion* de Riccio, acheté à un marchand milanais, se trouvait sur un bahut dans son cabinet. On lui proposa plusieurs fois de l'acheter. Il dit à son ami : « dans la plus grande détresse, je mangerais heureux du pain sec à côté, la vue d'Arion remplacerait le reste » (fig. 5). Son cabinet, ajoute Eudel, était en quelque sorte la sacristie de la grande nef des merveilles, autrement dit la galerie. Le baron n'y admettait pas les profanes. Corot la visitait régulièrement, ne manquant jamais de passer de longs instants à contempler un petit ivoire antique représentant des enfants musiciens.

Le milieu du XIX^e s. a vu un réveil général de l'intérêt pour la faïence. Il est illustré par les noms de Jacquemart, Fillon, Davillier, Champfleury. De grandes collections ont commencé à se constituer. Était-ce affaire de mode ou goût affirmé de la part de Davillier, l'importance de sa collection, le temps qu'il a passé à son étude et les publications qui ont suivi nous font penser que cette matière avait une place privilégiée dans la hiérarchie de ses intérêts (fig. 6). Il entretenait des rapports étroits et amicaux avec les conservateurs successifs du musée de Sèvres : Désiré Riocreux et Champfleury. Du premier, il reçut une sorte d'initiation, faisant partie de ces pionniers de la faïence que le vieux monsieur recevait dans son bureau. De son vivant il offrit au musée des pièces de première impor-



6. *Elymas frappé de cécité*. Plat, faïence de grand feu, de Nicola da Urbino, vers 1535. Sèvres, musée national de Céramique (inv. MNC 8391).

tance.

La curiosité fait bon ménage avec les voyages. De tous les pays d'Europe qu'il visita ce fut l'Espagne qui retint le plus l'attention et la préférence de Davillier. Il lui consacra un ouvrage très important publié par Hachette en 1874. Il débute ainsi : « mon vieil ami Doré me parlait de son désir de voir l'Espagne... ». Ils firent un long périple ensemble que Davillier narra et Doré illustra. Ils s'attachèrent chacun à leur façon à décrire toutes les facettes du pays. Il y est aussi bien question de légendes, d'histoire politique ou artistique que de géographie ou de coutumes. Ainsi quand Davillier évoque la tauromachie, il note : « Il y a un goût national pour les taureaux [...] c'est le derby d'Epsom des Espagnols » (fig. 7). Les illustrations de Doré sont belles, fidèles, intéressantes et parfois franchement drôles. Comme ils avaient décidé de ne rien laisser dans l'ombre, il y a même le récit par le menu d'une exécution capitale à laquelle ils avaient assisté à Barcelone. Jean-Charles Davillier la décrit comme il le ferait d'une faïence d'Alcora en écrivant à Champfleury et le dessin qui l'illustre, est digne des plus beaux spécimens du *Charivari*.

On ne peut évoquer la vie du baron Davillier sans mentionner l'amitié profonde qui le lia au peintre Mariano Fortuny. Après sa disparition pré-

coce il lui consacra un ouvrage retraçant sa vie et son œuvre. « J'ai eu le rare bonheur d'être l'ami intime d'un des plus grands artistes de tous les temps ». Les deux hommes avaient les mêmes goûts et c'est l'étude des faïences hispano-mauresques qui les avait rapprochés (fig. 8). « A la première entrevue, ajoute-t-il, il nous semblait nous connaître depuis longtemps ».

La carrière de Fortuny et son prix de Rome en 1857 l'avaient conduit à travailler en Italie. Davillier l'y avait rejoint plusieurs fois. Fortuny lui signalait les objets qu'il avait remarqués. Quand celui-ci séjournait à Paris, il venait souper rue Pigalle avec sa femme et ses enfants. Cela

7. Scène de tauromachie. Par Gustave Doré, pour le livre *L'Espagne*, Paris, 1874.





8. Cruche, décor dit *a cuerda seca*, Séville, vers 1500. Sèvres, musée national de Céramique (inv. MNC 8440).

donnait lieu à des soirées où l'on parlait espagnol et chantait des séguedilles, des jotás et des malagueñas. Jean-Charles Davillier, au dire de ses amis, était un excellent guitariste. Lors de son dernier séjour à Paris, Fortuny proposa à son ami de se rendre pour huit jours avec lui à Londres. « J'acceptai avec empressement », écrit le baron, « et nous partîmes un dimanche matin, le 1^{er} juin 1874. Londres rappela Gibraltar à l'Espagnol, moins le soleil ». Ils revinrent enchantés de leur séjour et se promirent de recommencer l'année suivante. Malheureusement quelques mois plus tard, Mariano Fortuny devait s'éteindre à Rome, probablement de tuberculose, causant à son ami une peine semblable à celle que l'on peut éprouver à la mort d'un fils.

Lorsque le baron Davillier mourut presque subitement le 1^{er} mars 1883 à 60 ans, on retrouva dans ses papiers personnels un testament olographe datant du 10 janvier 1871. Celui-ci disait : « Je soussigné, sain d'esprit et de corps, déclare léguer en toute propriété au musée national du Louvre ma collection tout entière, sauf les deux exceptions relatées plus bas en faveur de la Bibliothèque nationale et du musée de Sèvres. La collection que je lègue au Louvre comprend tous les objets, tels que tableaux, miniatures, meubles et objets meublants, tapisseries et étoffes, instruments de musique, sculptures en bronze, marbre, ivoire, bois et autres matières, bijoux, armes, émaux etc... Je lègue à la Bibliothèque nationale tous mes livres et manuscrits. Je lègue enfin au musée de Sèvres toutes mes faïences, porcelaines (fig. 9) et verreries anciennes. Fait à Paris le 10 janvier 1871, J.-Ch. Davillier ».

Ce testament d'une clarté parfaite fut pourtant contesté deux ans plus tard par le musée du Louvre, la baronne Davillier et certains de ses amis. La presse s'en mêla et ce fut le ministre des Beaux-Arts qui dût trancher le débat.

Une exposition de la donation avait été préparée au Louvre par Louis Courajod. Celle-ci devait ouvrir ses portes au mois de janvier 1885 et durer trois mois. Ensuite les legs devaient être



9. Vasque, faïence de grand feu, Venise, début du XVII^e s. Sèvres, musée national de Céramique (inv. MNC 8402).



10. Gourde ou flacon, porcelaine des Médicis, fin XVI^e s. Paris, musée du Louvre (inv. OA 3103).

répartis entre les divers établissements comme le baron l'avait souhaité. Mais des rumeurs commencèrent à circuler à la fin de l'année 1884 : la collection de céramique après ces trois mois d'exposition allait partir en « province », engloutie dans un musée technique très peu visité. Les

regrets se firent de plus en plus bruyants au fil des mois et au début de l'année 1885, on apprenait par voie de presse que la baronne et ses proches contestaient ce testament vieux de douze ans. Jean-Charles Davillier l'avait, disaient-ils, tout à fait oublié et son désir aurait été de lais-

ser ses céramiques au Louvre.

Une véritable bataille rangée s'engagea alors entre les partisans de Champfleury représentant le musée de Sèvres et ceux de la baronne et du musée du Louvre. La presse s'en fit largement écho. Champfleury se défendit avec vigueur. Déjà en 1884, dans une notice consacrée à cette donation, se sentant sans doute menacé, il avait insisté sur « ce testament concis dans lequel pas un mot ne prêtait à l'équivoque » et louait « la compagne si dévouée » que la baronne avait su être auprès de son mari⁹. Cette affaire prit une telle importance et la menace d'annulation de testament brandie par la baronne parut si sérieuse qu'il fallut prendre une décision au niveau ministériel.

Kaempfen trancha donc le différend à la façon de Salomon¹⁰ en partageant la collection en deux afin que le Louvre et Sèvres soient partiellement satisfaits. Par l'intermédiaire de son notaire Georges Robin, la baronne fit savoir au directeur du musée du Louvre qu'elle tenait à sa disposition cinq objets de porcelaine des Médicis (fig. 10) dès que le ministre des Beaux-Arts aurait signé la décharge du legs de son mari. Les documents d'archives dont nous disposons ne nous permettent pas de connaître les conditions exactes dans lesquelles elle a pu consentir ce complément de donation (fig. 10).

Paul Eudel a parlé du saisissement que l'on ressentait au sortir de l'hôtel de la rue Pigalle à la vue de la vie moderne et du sergent de ville battant la semelle sous un réverbère. Un senti-

ment semblable peut envahir celui qui s'attache à étudier l'homme que fut Jean-Charles Davillier et qui, pour ce faire, sera entré un court instant dans sa vie. A l'instar d'Eudel, il lui semblera avoir remonté les siècles jusqu'à la Renaissance et rencontré l'un de ces grands humanistes qui ont contribué à son immense rayonnement.

Marie BELAN

NOTES

1. Lamant, Hubert, et Chateaufort, Constance de, *Armorial général et nobiliaire français*, 1979, tome 5, fascicule 2.
2. Eudel, Paul, *Collections et collectionneurs*, Paris, 1885.
3. Brière, Gaston, *Notice sur le baron Charles Davillier*, 1905.
4. Giffard, Pierre, dans le *Figaro* du 3 mars 1883.
5. Marquet de Vasselot, J.J., « Danses archéologiques », *Bulletin de la Société de l'histoire de l'art français*, 1940.
6. Champfleury, *Le baron Charles Davillier et ses collec-*

tions céramiques, Paris, 1884.

7. Davillier, Jean-Charles, illustré par Gustave Doré, *L'Espagne*, 1874.
8. Courajod, Louis, et Molinier, Emile, cat. *Donation du baron Charles Davillier*, Paris, 1885.
9. Davillier, Jean-Charles, *Fortuny, sa vie, son œuvre, sa correspondance*, 1875.
10. Article du *Temps*, du 7 février 1885.